

C'ÉTAIT L'UN DES JOURS LES PLUS COURTS de l'an IX de la République, une et indivisible. Le 3 nivôse, dans le calendrier actuel. Le 24 décembre 1800, ancien style. La veille de Noël, comme on disait avant la Révolution. Blanche Coudert n'oublierait jamais ce qu'elle faisait ce soir-là.

La chambre baignait dans le halo jaune du réverbère qui éclairait cette partie de la rue du Hasard. Deux heures plus tôt, il faisait encore jour quand l'inspecteur en chef Roch Miquel l'y avait retrouvée, et les amants avaient été trop pris par leurs étreintes pour se soucier de fermer les volets à la nuit tombée. Roch était allongé, nu, la peau ambrée, entre les jambes de Blanche. La tête renversée en arrière, il laissait reposer la masse de ses boucles sombres coupées court, à la Titus, sur l'une des cuisses de la jeune femme.

Grand, large d'épaules et de torse, il aurait pu, si son nez n'avait été si aquilin, servir de modèle à monsieur David pour un dieu antique. Pas Apollon, mais plutôt Mars, amoureux, belliqueux. Et Blanche, sous sa couronne de cheveux noirs, aurait été sa Vénus. S'ils avaient pu se montrer ensemble en public, songeait-elle, les gens se seraient retournés sur le couple qu'ils formaient. Mais ils n'avaient à eux que ce garni, avec son vaste lit drapé de satin bleu passé, ses sièges flétris d'auréoles, son bidet dans un coin, sa coiffeuse dont les tiroirs renfermaient ses brosses et ses épingles à cheveux.

La soirée allait bientôt les séparer et ils n'avaient pas le temps de reprendre leurs ébats. Blanche devait assister avec son mari à la première de *La Création du monde* de Haydn à l'Opéra, l'événement musical de la saison. Quant à Roch, il irait souper au Petit Tonneau, le cabaret de son père, rue Croix-des-Petits-Champs.

Blanche contemplait le profil altier de son amant, qui n'était plus à elle que pour quelques minutes.

– Il y aura des invités chez ton père?

– Son plus vieil ami, un négociant en vins du même pays que nous en Auvergne. Et la fille du bonhomme.

– Quel âge a-t-elle?

– Vingt et un ans.

– Comment s'appelle-t-elle?

– Alexandrine.

– Est-elle jolie, cette Alexandrine?

Roch, souriant, tourna la tête vers Blanche pour déposer un baiser à l'intérieur de sa cuisse, là où la peau était la plus soyeuse.

– Pas vilaine. Mi-blonde, mi-rousse.

Elle se retint un moment, essayant de ne pas prononcer les mots dont elle savait qu'ils allaient irriter Roch. En vain.

– Et je suppose qu'on veut te la faire épouser.

Avec un long soupir, il se leva pour aller fermer les volets. Il se dirigea vers la coiffeuse pour allumer les bougies dont la lumière éclairait son visage par le bas, y creusant des ombres dures. Il la toisait maintenant de toute sa hauteur, son sourire disparu. La voix était devenue brève, distante.

– Blanche, tout ce que j'ai à donner à une femme, je te le donne. Et toi, me donnes-tu tout ce que tu as à donner à un homme? Tu sais bien que non. Tu vas rentrer chez toi, te parer de tes plus beaux atours, t'installer dans ta loge à l'Opéra, la main dans celle de ton mari, au milieu de tes amis aristocrates. Pendant que moi, je vais passer la soirée dans l'arrière-salle d'un cabaret, en compagnie d'un vinassier qui parle à peine français et d'une pucelle qui n'arrive pas à me regarder dans les yeux.

Roch détestait l'idée du mariage, surtout celui de Blanche, qui lui rappelait toutes les autres choses qui les séparaient. Un observateur hâtif ne l'aurait peut-être pas deviné, mais il venait du monde grouillant des rues de Paris et des gens qui y survivent dans la misère, ou en crèvent; un monde tout proche, auquel elle resterait à jamais étrangère, qu'elle ne pouvait pas plus imaginer que celui des Iroquois aux Amériques. Cette part de lui, cette qualité exotique qui la fascinait, rendait ce qui les unissait d'autant plus ténu.

Il s'empara du broc de faïence sur la coiffeuse et s'assit sur le bidet. Elle regardait l'eau couler le long du ventre de Roch, emporter la moiteur, l'odeur, le souvenir de l'amour. Elle se leva à son tour, prise du désir de le toucher, de l'embrasser. Mais elle le connaissait assez pour laisser passer l'accès d'humeur. Elle se contenta de lui tendre une serviette qu'il accepta en silence.

Debout, il s'essuya lentement, soigneusement, sans lui jeter un regard. Après avoir reposé la serviette sur la coiffeuse, radouci, il l'enveloppa de ses bras, caressa des lèvres la longue chevelure noire. Elle se serra contre lui, peau contre peau, comme pour se fondre en lui.

Mais bientôt, il se détacha d'elle, d'un tressaillement presque imperceptible de l'épaule.

– Habille-toi, mon cœur. Tu vas être en retard pour l'Opéra.

Il la renvoyait à son monde à elle.

– Quand vais-je te revoir?

– Dès que tu le pourras.

Chacune de leurs rencontres était une fête, mais ce moment où ils se quittaient laissait toujours à Blanche le pressentiment qu'ils ne se retrouveraient pas. Ce soir-là plus que jamais.

LA NUIT ÉTAIT TOMBÉE sur la rue Nicaise. On recommençait à l'appeler la rue Saint-Nicaise, car les saints réapparaissaient timidement dans le parler de tous les jours. À quelques centaines de pas de là, les lumières du château des Tuileries brillaient dans le brouillard.

Les passants emmitouffés se dépêchaient de rentrer chez eux, leur journée de travail terminée. Certains, vêtus avec élégance, se rendaient chez des amis pour célébrer l'ancienne fête. Au café d'Apollon, les clients buvaient, gueulaient, chantaient. Les boutiques étaient encore ouvertes. La femme du gantier, grosse de six mois, son petit garçon pendu à ses jupes, s'appuyait contre son comptoir. Elle discutait avec la bonne, qui épluchait des carottes et des navets en prévision du souper. Le tailleur d'à côté découpait un morceau de drap posé sur son établi. De l'autre côté de la rue, l'horloger, la loupe vissée à l'œil, insérait un ressort dans une montre. Des musiciens, reconnaissables aux étuis qui contenaient leurs instruments, se dirigeaient d'un pas vif vers l'hôtel de Longueville, tout illuminé, où devait se tenir une fête somptueuse.

Malgré le froid, les habitants de la rue Nicaise avaient gardé portes et fenêtres ouvertes pour voir passer la voiture de Napoléon Bonaparte, le Premier Consul, qui s'était installé au château des Tuileries dix mois plus tôt. Il aimait se promener au cœur de la capitale dans une voiture tirée par six chevaux blancs, au son des tambours, des trompettes et des salves d'artillerie. Mais ce soir-là, il n'y aurait pas de pompe militaire, car le Premier Consul allait simplement assister à la première de *La Création du monde* de Haydn à l'Opéra.

Joseph Picot de Limoëlan en était informé, il avait acheté tous les journaux, lu et relu tous les détails, mais il n'était pas habillé pour une telle soirée. Fouet à la main, en blouse de toile bleue qui flottait autour de sa silhouette élancée, il menait par la bride le cheval qui tirait une charrette couverte d'une bâche grise. Un autre homme, Pierre de Saint-Réjant, lui aussi légèrement bâti, mais moins grand, suivait la charrette, la mâchoire serrée, les sourcils froncés. Un troisième, François Carbon, se pavanait sur ses jambes courtes et dévisageait toutes les femmes qu'ils croisaient. Tous deux avaient aussi revêtu une blouse bleue.

Limoëlan arrêta l'attelage devant le café d'Apollon. Il avait arpenté une dernière fois la rue cet après-midi-là, et en avait conclu que c'en était le tronçon le plus étroit. Le froncement des sourcils de Saint-Réjant s'accrut à la vue des fenêtres du café, qui projetaient des rectangles jaune vif dans la nuit.

– Mais non, enfin, regarde-moi toute cette lumière!

Limoëlan, sans un mot, tira sur la bride du petit cheval. L'animal renâcla, un nuage de buée lui sortant des narines, et se mit en route. Ils déplacèrent la charrette à l'intersection de la rue de Malte, moins éclairée, et qui offrait une échappatoire, si l'un d'eux devait en réchapper.

Limoëlan posta la charrette de biais, entravant la circulation. Les cochers tiraient sur leurs rênes, faisaient des embardées, juraient. Les trois hommes, ignorant les bordées d'insultes, se rendirent tour à tour au café d'Apollon où, le visage sombre, ils vidèrent en silence chopine après chopine de vin. Leur résolution était ferme, bien sûr, et ils étaient entièrement dévoués à la cause. Pourtant, telle est la fragilité humaine que même les plus braves redoutent la mort. Certains des saints eux-mêmes, bien qu'assurés de la récompense qui les attendait dans la vie éternelle, n'avaient-ils pas reculé devant la gloire du martyr?

Les trois hommes, ragaillardis par leurs libations, se réunirent à nouveau autour de la charrette. Limoëlan échangea quelques mots à voix basse avec ses compagnons et partit en direction de la Seine. Carbon, la bride du cheval en main, siffla une jeune femme, qui s'éloigna du plus vite qu'elle le put.

Limoëlan suivait les galeries du Louvre. Il s'arrêta, grognant d'impatience, enleva ses lunettes à monture d'or, tout embrumées, les essuya avec son mouchoir. Comment trouver ce qu'il voulait dans ce brouillard ? Il poussa jusqu'au pont Royal, le « pont de la Liberté », comme la racaille avait désormais l'impudence de l'appeler, et traversa la Seine. Sur la rive gauche, il reconnut la silhouette massive de l'ancien bureau des Fiacres, transformé en caserne. Parmi le flot des passants, il distingua deux silhouettes fillettes sous un réverbère ; des enfants, semblait-il. Il s'approcha. Il pouvait à présent voir leurs jupes. Deux fillettes, des petites vendeuses des rues, tapant du pied dans le froid. Chacune portait un plateau en osier, attaché à l'épaule par une sangle de cuir.

N'importe laquelle des deux ferait l'affaire, mais il lui répugnait de choisir. Le plateau de l'une des petites vendeuses contenait encore quelques pains ; celui de l'autre était vide, elle attendait simplement sa compagne. C'était elle, l'élue.

Limoëlan s'adressa à elle avec douceur. Un sourire illumina son visage marqué de petite vérole lorsqu'il lui glissa une pièce d'argent dans la main. Elle passa la sangle par-dessus son épaule et tendit le plateau vide à l'autre fillette.

– Tu l'apport'ras à maman, hein ?

Limoëlan, suivi de l'enfant, traversa de nouveau la Seine pour regagner la rue Nicaise. Il se retournait pour observer le petit corps maigre que peinait à dissimuler une jupe rayée en lambeaux. L'enfant serrait autour de son cou une veste de laine, dont les manches trop courtes laissaient à nu des poignets rougis par le froid. Quel âge pouvait-elle avoir ? Douze, treize ans ? Il ne lui avait pas demandé son nom, qui n'avait d'ailleurs aucune importance.

– Allons, dépêche-toi un peu !

Elle pressa le pas, trotinant derrière lui. Quand ils eurent rejoint les deux autres hommes, Limoëlan lui tendit la bride du cheval et le fouet.

– Souviens-toi, quoi qu'il arrive, le cheval ne doit pas bouger d'un pouce. C'est très, très important. Comprends-tu ?

– Oui, monsieur, je f'rai très, très attention.

L'animal, couvert de sueur, se contentait de renifler bruyamment des feuilles de chou tombées sur les pavés et ne semblait guère d'humeur à prendre le galop. La fillette lui flattait l'encolure, déplaçait son poids d'un pied à l'autre, jouait à faire claquer le fouet. Limoëlan releva sa blouse pour vérifier l'heure à sa montre. Il échangea un regard avec Saint-Réjant et opina de la tête avant d'aller se poster à l'angle de la rue Nicaise et de la place du Carrousel.

Bientôt, il vit un cortège de voitures quitter les Tuileries et se diriger vers lui. Il fut pris de frissons. Enfin. Il y avait si longtemps qu'il attendait ce moment. Quelques secondes de plus et tout serait fini. Il savait qu'il devait faire signe à Saint-Réjant, mais son cœur s'arrêta et il ne put lever la main. Il était encore figé, submergé par une émotion qu'il ne pouvait définir, lorsque la première voiture passa devant lui et tourna dans la rue Nicaise.

La fillette entendit le cliquetis des roues et le bruit des sabots, et contempla, fascinée, les dragons aux uniformes splendides qui entouraient le cortège. L'un d'eux, sabre au clair, galopa vers la charrette et hurla qu'on l'écartât du chemin. Sa monture projeta Saint-Réjant contre le mur d'une maison. La fillette, bouche bée, s'accrocha de toutes ses forces à la bride, admirant les brandebourgs dorés de la veste du dragon, la queue de cheval qui retombait de son casque brillant, la peau de bête fauve tachetée, les griffes attachées,

qui lui servait de tapis de selle. De sa vie elle n'avait rien vu de si étrange et de si beau. Elle ne prêta pas attention à Saint-Réjant, qui avait rapidement repris son équilibre et glissé la main sous la bâche.

Mais le cocher de la première voiture avait tout vu. Il jura à haute voix, fouetta ses chevaux à toute volée et partit au grand galop. Un éclair aveuglant déchira la nuit. Le tonnerre secoua l'air. Les chevaux des dragons se cabrèrent, hennirent sauvagement, trébuchèrent. Des pavés, des tuiles, des tessons de verre, des pans de murs, des cheminées entières, des lambeaux de chair pleuvaient sur la rue.

Du cheval restaient la tête, intacte comme un trophée, une jambe avant, un côté du poitrail et de la croupe. De la paille sortait du collier de cuir.



Passionnée d'histoire, **CATHERINE DELORS** est une avocate franco-américaine qui vit entre Paris et Los Angeles. Après le succès de *Gabrielle ou les infortunes de la vertu*, *Blanche et la bonne étoile*, paru aux États-Unis sous le titre *For the King*, est son deuxième roman.

Catherine Delors, *Blanche et la bonne étoile*
Roman

336 pages | ISBN 978-2-35087-881-2 | 22 € TTC France

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2023 | www.heloisedormesson.com